

A travers les villages du Bas-Dauphiné

Un curieux pèlerinage de François I^{er}

Depuis son retour d'Italie, il y avait bientôt trois mois que François I^{er} séjournait à Lyon ou à Crémieu et y prenait plaisir... Fin mai 1516 « pour rendre grâce à Dieu des bonnes fortunes qu'il lui avait données au commencement de son règne » et pour accomplir un vœu, il repartit en pèlerinage (1) ; il quitta Lyon pour aller à Chambéry visiter et révéler le Saint-Suaire (2) « Le 28 de mai, lisons-nous dans le célèbre journal de Louise de Savoie, environ cinq heures après midy, mon fils partit de Lyon pour aller à pié au Saint-Suaire de Chambéry ».

Comme le doit tout véritable pèlerin, le roi était à pied et s'aidait du bourdon. La mule royale était restée dans les écuries de l'archevêque de Lyon. Ni roussins, ni haquenées : écuyers et palefreniers conduisaient les bagages loin devant le cortège ou par d'autres routes quand cela était nécessaire (3). Malgré les conditions rigoureuses d'un pareil voyage, les siens étaient avec lui : la reine mère, Louise de Savoie, qui portait allègrement ses trente neuf printemps ; la reine Claude, alors dans tout l'éclat de sa jeunesse et l'orgueil d'une deuxième maternité prochaine. La cour presque entière accompagnait son roi : le chancelier Antoine Duprat qui négocia pour son maître les articles du concordat auprès de Léon X, le général des finances Bohier, le trésorier de France Florimond Robertet, le grand maître Arthur Gouffier, seigneur de Boisy et son frère Bonnivet, l'ami d'enfance le plus aimé du roi, avec lequel il prenait plaisir à organiser des jeux, des petits tournois... Il y avait dans le cortège

(1) Charles Terrasse : François I^{er}, Paris 1945 p. 117.

(2) Sur le Saint-Suaire cf. Daniel Rops : Jésus en son temps 1945 p. 612.

(3) A. Chagny : Un pèlerinage royal 1911.

des maîtres des requêtes, des gouverneurs de pays, des gentilhommes de la Chambre, des capitaines qui avaient combattu à Marignan, des évêques, des prêtres... Il y avait même des étrangers tels que le condottière Frédéric de Gonzague, futur duc de Mantoue, le nonce du pape, Louis de Canossa et des agents diplomatiques accrédités auprès du jeune souverain par les principautés de Parme ou de Modène ou des doges de Venise (4). Leur correspondance aujourd'hui précieuse nous renseigne avec exactitude sur ce curieux voyage.

C'est ainsi que Sigismond Trotti, ambassadeur de Ferrare nous a tracé un portrait du jeune roi pour qui il ne cache pas son enthousiasme : « Il portait un pourpoint de velours noir tout tailladé, à larges manches, doublé moitié de toile lamée d'argent moitié de soie tannée. Par endroits sortait la chemise terminée par un haut collet à l'allemande... Des chausses, l'une était noire, l'autre rayée de bandes blanches et tannées ; les, souliers de même ordonnance... Sur la tête, un petit bonnet de drap d'or sous une toque à la florentine de drap blanc couvert de plumes s'élevait par devant sur une longueur de deux mains. Le panache était mi-partie noir mi-partie blanc et tanné... » (5)

A l'exemple du maître, capitaines et courtisans étaient accourus à la mode du jour, à la façon des Suisses à Marignan, « avec force grands panaches, collets couverts de broderies et chausses batafrées et décollées, à la Grand'Suisse. »

On imagine aisément l'émotion et la curiosité soulevées parmi les populations, le 28 mai 1516, au départ, dans les faubourgs de Lyon et les jours suivants, dans la traversée des villes et bourgades du Dauphiné sur le passage de ce cortège à la fois magnifique et bizarre. De toutes parts, on accourait pour voir le roi et les reines rendant le « vu » à pied. Des cris de joie saluaient de loin les soldats de l'escorte, les cloches zébrèrent leur carillon au devant du monarque ; on jonchait leur chemin de fleurs, de rameaux verts, on illuminait les maisons dès les premières étoiles...

La route était longue sans désespérer... Quelque quarante lieues ! Le temps était splendide et même très chaud ; aussi faisait-on la route par petites étapes d'une ou deux lieues par jour, marchant le matin de bonne heure et à la fin de l'après-midi.

Au sortir de la Guillotière, le cortège royal ne s'engagea pas, comme on pourrait le croire, sur le grand chemin « direct » de Chambéry, par Bron et St-Laurent-de-Mure, mais choisit la route d'Heyrieux.

Un document des archives nationales jalonne le passage de François I^{er} à Heyrieux le 31 mai 1516 (6). Les « pèlerins » avaient mis deux bonnes journées pour parcourir à pied les quatre grandes lieues qui séparent ce bourg dauphinois de la ville de Lyon. Les arrêts avaient été sans doute nombreux en cours de route : « quand on ne devait pas recevoir l'hospitalité d'une bonne ville, selon l'humeur du roi ou l'avis des reines, on plantait des tentes et les pavillons en quelque lieu beau et plaisant, où les voyageurs pouvaient goûter l'ombre des arbres pendant les heures brûlantes de la journée. » (7)

Heyrieux paraît avoir été un relais au cours de ce long voyage à pied. La cour dut y séjourner plusieurs jours car, ce n'est que

(4) et (5) A. Chagny : loc. cit.

(6) Arch. nation. KK 94 folio 38 verso.

(7) A. Chagny : loc. cit.

le cinq juin que le passage de François I^{er} est signalé à la Verpillière et vraisemblablement le quatre à St-Quentin (Fallavier).

La petite ville d'Heyrieux, ceinturée de remparts, était alors un carrefour de routes et une étape ordinaire sur le chemin le plus « droict » de Lyon à Grenoble. Le commerce y était florissant. « La guide des chemins de France » éditée par Charles Estienne en 1558 la signale comme « repeue ». On pouvait facilement y trouver « gîte et couvert » dans une de ses nombreuses hostelleries qui portaient les noms savoureux de : Logis de L'Ange, la Coupe d'Or, la Croix Blanche, la Pomme Rouge, le Grand Saint-Pierre...

Malgré la réclame alléchante de toutes ces enseignes, le « gîte » devait être bien modeste dans ces auberges dauphinoises au XVI^e siècle. Sigismond Trotti nous assure cependant que les reines faisaient bonne contenance ; il s'en émerveille d'autant plus que lui-même souffrait de l'insuffisance du logis, de l'incommodité du chemin et parfois des mésaventures du voyage. Pour le jeune roi, ce curieux déplacement à pied devait être une partie de plaisir : le voyage était son élément ; il s'y complaisait, dit son historien Charles Terrasse.

Il nous est permis de supposer qu'il garda bonne mémoire des lieux traversés au cours de ce pittoresque pèlerinage : plus tard, quand en 1542, à St-Maur-des-Fossés, il octroya des lettres patentes qui donnaient à Heyrieux le privilège d'avoir des foires et un marché, il se souviendra, peut-être, de l'escale qu'il fit dans cette « ville », lorsque jeune et victorieux à Marignan, il se rendait de Lyon à pied, au Saint-Suaire de Chambéry : « nous avons reçu humble supplication, disait-il dans ses lettres, de nos chers et bons amis, les manants et habitants de notre ville d'Heyrieux, en notre pays de Dauphiné... Considérant que la dite ville est située en bon et fertile pays, sur le passage des marchandises... et que les dits habitants nous ont fait supplier, tant pour la décoration et l'augmentation de la dite ville que pour le profit et l'utilité des villages voisins... par plaisir, nous leur octroyons deux foires et un marché. » (8)

(à suivre)

Docteur J. SAUNIER.

(8) Arch. de l'Isère B 2911.